

MARCEL JOUHANDEAU

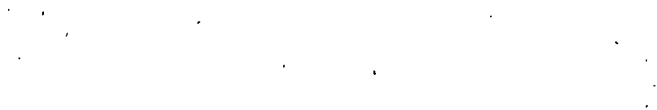
MÉMORIAL

I

Le livre
de mon père
et de ma mère

nrf

GALLIMARD





ISBN 2-07-023429-0

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

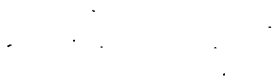
© *Éditions Gallimard, 1948, renouvelé en 1975.*

Imprimé en France.

Tu seras pour moi un
époux de sang.

Exode.

Ecclesia abhorret a sanguine.



PRÉFACE



Parfois, on ne sait pourquoi on entre dans une maison, dans une chambre ou bien l'on aborde l'objet le plus insignifiant et alerté, on demeure en arrêt, comme perdu. Tout d'un coup, il s'est passé quelque chose, quelque chose d'extraordinaire, qui échappe à l'analyse, à la conscience; un déclic sournois s'est produit et l'on a quitté ce monde pour un autre, presque son âme pour une autre; tout ce qu'on éprouve tout d'un coup devenu mystérieux. Une cloison s'est abattue et nous

MÉMORIAL

voici dans une sorte d'abîme, impossible à situer tout de suite, avec cependant un vague sentiment de « déjà vu ».

La mémoire tient registre d' « instants » dont nous ne nous rendons pas compte et qui sont l'essentiel de notre vie. On en retrouve plus tard la trace impalpable, comparable seulement à l'empreinte laissée sur une poutre de la cellule de sainte Angèle par la main de Jésus-Christ qui s'y était posée.

En moi, je découvre çà et là, parfois, de ces signes indélébiles de passages anciens, d'accidents merveilleux, peut-être de visions surnaturelles. Le plus souvent, le sens nous en échappe au moment même, parce qu'ils sont sans relation aucune avec ce que l'on croit ou ce que l'on croit savoir. Pour les expliquer, on a recours à des mots, quand il s'agit d'ineffable. Dès le moment qu'on expose au-dehors ce qui n'a de place que dans l'âme, tout est faussé. Il s'agit de miracle ou de catastrophe dont la cause n'est pas à notre disposition et dont les conséquences ne seront perceptibles qu'après la mort. Cependant, l'être, c'est un fait, en demeure bouleversé dans ses fondements, comme s'il repérait confusément tout d'un coup, à la faveur d'une émotion ou d'un songe, l'endroit

PRÉFACE

où en un clin d'œil, une sorte d'attouchement divin l'a brûlé et marqué pour toujours. Pas de duperie possible; sans identifier tout à fait ce dont il s'agit, on reconnaît quelque chose qui est à soi : il manque à cette magie seulement la présence d'un visage qui daterait l'émotion et en fixerait le lieu d'origine, qui hésite à se montrer et ne se montre pas. C'est le propre du « sacré » de rester caché, latent, invisible.

Il arrive que c'est une odeur qui nous conduit, qui nous dépayse ainsi et toute information qui nous atteint par le mode olfactif le fait soudainement, sourdement, d'une manière qui échappe davantage à l'analyse, qui tombe plus indirectement sous les prises de l'intelligence.

Il demeure certes dans les replis de notre chair des vestiges de toute notre histoire et de toute l'histoire du monde. Rien ne se perd dans la nature et encore moins dans la nature de l'homme. Sous l'effet de certains traitements appropriés, qui sait si la mémoire d'Adam ou de quelqu'une de nos mères dont il reste en nous nécessairement trace ne s'éveillerait pas? Au moins, de tout ce que nous avons vécu personnellement depuis notre naissance et même avant, qui représente un passé plus

MÉMORIAL

récent, plus immédiat, rien n'est mort tout à fait et si nous nous en donnions la peine, grâce à une lente éducation et à l'aide de pièges, encore à inventer, pourquoi ne serait-il pas permis de ressusciter, une à une, la suite de nos sensations, de nos expériences? Parfois, une commotion cérébrale ou l'approche de la mort y suffisent. Certains âges de la vie et certains états du corps ou de l'âme sont particulièrement propices à l'accueil de ce genre de messages, dont la confusion, où ils nous jettent à l'improviste, ne ressemble à aucune autre ivresse.

Je cheminai, il y a quelques jours, avenue Malakoff. Arrivé devant l'étalage d'un décorateur, j'admire sur une cheminée de marbre blanc, une pendulette entre deux flambeaux de porcelaine d'une couleur tendre, mais tendre à vous tirer des larmes et me voici « perdu », exactement comme j'ai dit, suspendu à un « charme ». Je n'étais plus avenue Malakoff et ce n'était pas du tout ce que je regardais qui m'intéressait; mon émotion était seulement du même ordre qu'une autre éprouvée jadis, il y a bien longtemps, devant quelque chose d'analogue? devant

PRÉFACE

quoi? Le comble de la surprise était justement dans l'occasion qui s'offrait de cette recherche. L'objet en présence duquel je me trouvais faisait allusion à un autre, absent, celui-là, que je ne pouvais pas me rappeler tout de suite, mais quelle aventure! cette invitation à voyager dans les soubassements de la conscience. Hélas! il me semblait que ma main avait beau se porter à tâtons au secours de mon regard, elle se modelait selon des indications trop vagues sur le néant, tandis que je heurtais du pied le seuil interdit de palais féeriques et peu s'en fallut que toutes mes tentatives fussent vaines, quand venait de se substituer brusquement devant moi au monde actuel une toute petite commode de poupée, ses tiroirs entr'ouverts, où étaient rangés des débris d'étoffes. Je n'avais pas songé depuis près de cinquante ans à ce meuble charmant, donné à ma sœur par les riches Pelletier, parents d'Albert Flament, qui s'étaient retirés à Guéret. En même temps, du fond des âges montait, montait de plus en plus claire une figure que je reconnus pour celle de Louise Thibord, employée à la rouennerie Parlon, qui à chaque fin de saison nous apportait, pour nous amuser, une brassée d'échantillons d'étoffes précieuses :

MÉ MORIAL

soies, surahs, nansouks, failles, ottomans, satins, velours, peluches, brocarts, zéphyr, crépons, organdi. Chacun de ces lambeaux, reliés ensemble comme dans un livre y reparaisait de toutes les couleurs et chacune des couleurs sous toutes leurs nuances. C'était là sans doute que mon regard s'était, pour la première fois, initié à la gamme infinie de ce qui dans l'univers saurait le flatter et voilà comment le hasard d'une porcelaine exposée m'avait ramené, par de savants méandres, jusqu'aux sources de mon information proprement visuelle; faute d'un bleu ou d'un rose aussi rare, aussi subtil que je n'avais sans doute rencontré depuis le temps où je feuilletais mes catalogues de tissus, je ne les aurais pas retrouvées, je ne les aurais pas reconnues.

Il me semble respirer encore mon premier flacon d'encre rouge, découvrir ma première boîte de pastel, entendre pour la première fois la voix d'Élise et que c'est à l'épigastre, au plexus solaire que ce trouble a retenti, qu'il s'est rassemblé et qu'en demeure le souvenir, je veux dire que de tout choc provoqué par la révélation d'une couleur, d'une odeur, d'un son, d'un objet, d'un être magique, c'est là qu'on retrouve la marque

PRÉFACE

toute physiologique, souvenir d'un ordre moins grave, moins profond sans doute, mais plus rare, plus mystérieux, plus inexplicable que le premier émoi proprement sexuel : mais ce n'est, ce ne sera toujours que parce que cette transe initiale a été apurée et qu'elle se répète, qu'elle entre en composition avec notre plus actuel délire qu'il atteint le paroxysme.

Certains bruits (je ne parle pas de musique) ont le même pouvoir. Par exemple, que roule sous mes fenêtres de grand matin, quand je sommeille encore, une voiture dont les grelots ont le timbre à peu près de l'équipage de mon père et aussitôt, comme si quelqu'un, tirant sur ma manche, me ramenait trente ans en arrière, me voici coupé, en proie au mirage ! Où suis-je ? Longtemps je refuse de reprendre ma place dans le présent. Une chaussure qui frappe sur un certain rythme les marches de l'escalier de même peut me rajeunir ou un éclat de voix dans la nuit. C'est qu'à rien d'actuel mille rappels du passé ne sont étrangers, si bien qu'on pourrait dire plus capiteuse que celle des jeunes gens la joie du vieillard, parce que la moindre note qu'il entend s'enrichit d'harmoniques innombrables, perceptibles à lui seul. Presque jamais je ne me réveille tout à fait où je suis,

MÉMORIAL

dans l'espace et dans le temps, ou seulement après toutes sortes d'erreurs dont je me ferais volontiers le complice, mais Dieu merci elles n'ont pas besoin de moi, pour m'enchâter.

Les songes sont un merveilleux instrument de prospection pour la mémoire dont ils battent et émeuvent les gisements les plus secrets, les plus lointains.

Une nuit, je venais de m'endormir : à Chamnadour, un pauvre diable, assis dans une échoppe, voulait me faire don d'une fiole, dans laquelle se cachait une substance merveilleuse, dont la vertu préservait les gens de tous maux, les choses de destruction et qu'il appelait « la Mère de la Poix ». Il avait passé sa vie à composer l'engin. Par une obstination que je ne m'explique pas, je refusai, quand je vis tout d'un coup mon père, debout à côté de moi, ressuscité, se substituer à moi pour en accepter le présent à ma place et il ne fut plus question entre eux que d'une espèce de guérite grillagée qui se dressait dans mon enfance à quelques pas de l'endroit où nous nous trouvions réunis derrière l'église. Tout le monde et moi-même en avons depuis

PRÉFACE

longtemps oublié l'existence et ces deux personnages fabuleux ramenaient, on ne sait pourquoi, à la lumière ce vestige d'un autre âge.

Une autre fois, je me suis revu mobilisé en 1917, mais pourquoi est-ce la silhouette de ce gros garçon joufflu dont je n'ai même jamais su le nom qui m'escortait et précise à me croire halluciné.

Seul peut-être de tous mes camarades, il relevait de ma plus entière indifférence. On ne se souvient pas d'un légume. Or, après trente ans d'oubli, de quels rayons magiques la mémoire n'est-elle pas visitée qui en scrutent les abîmes, si j'ai pu me souvenir de celui-là?

Il est certain que je connaissais beaucoup moins bien les gens, s'il ne m'était donné de les fréquenter aussi en songe. L'action que je vais décrire se déroulait en plein air, le monde à peine éclairé par un jour de souffrance. Au premier plan, dans un champ qui appartenait à mon père, une pauvre femme qui n'en avait pas payé le loyer, faisait paître son pauvre troupeau, des bœufs dégingandés comme elle, faméliques, squelettiques, fantomatiques. Ils semblaient sortir de l'ombre pour s'égailler le long d'un ruisseau. D'une main, mon père me tirait (j'étais enfant) et

MÉMORIAL

de l'autre il manœuvrait une espèce de fouet, de cravache menaçante. De tout ce qu'on voyait, rien qui ne fit pitié, mais mon père n'était sensible qu'à la justice de sa cause et tout entier à sa fureur de justicier. Ses dimensions géantes le rendaient terrible. Arrivé à la portée de la bouvière, il discute avec elle un moment et aussitôt lui cingle la figure qu'elle ne couvre pas, qu'elle ne détourne pas, qu'elle brandit comme un poing fermé et mon père, de nouveau, frappe, une deuxième, une troisième fois. Le sang gicle et couvre le monde; un cri s'échappe des lèvres blafardes, si aigu, que la porte d'une maison, au loin, s'entr'ouvre, quelqu'un en sort lentement, le fils de la victime. Alors, à la compassion que j'éprouvais pour elle, une compassion plus profonde s'ajouta qui allait à son bourreau. Je me disais que toujours le plus malheureux, c'est aussi le plus coupable et je redoutais moins pour mon père le châtiment, qui peut-être l'attendait, que le réveil en lui de la conscience : la passion l'aveugle encore, me disais-je, mais tombée, à se voir odieux, quelle sera sa peine? Déjà, le fils partageait-il mon sentiment? Il renonce à sa vengeance, relevant sa mère, comme j'entraînais de mon côté mon père à ma suite.

MARCEL JOUHANDEAU

MÉMORIAL

I

Le livre de mon père
et de ma mère

Il demeure dans les replis de notre chair des vestiges de toute notre histoire et de toute l'histoire du monde. Rien ne se perd dans la nature et encore moins dans la nature de l'homme. Sous l'effet de certains traitements appropriés, qui sait si la mémoire d'Adam ou de quelqu'une de nos mères dont il reste en nous nécessairement trace ne s'éveillerait pas? Au moins, de tout ce que nous avons vécu personnellement depuis notre naissance et même avant, qui représente un passé plus récent, plus immédiat, rien n'est mort tout à fait et si nous nous en donnions la peine, grâce à une lente éducation et à l'aide de pièges, encore à inventer, pourquoi ne serait-il pas permis de ressusciter, une à une, la suite de nos sensations, de nos expériences?

nrf

48-VII



A 23429

Extrait de la publication

ISBN 2-07-023429-0